

**ÉCRITURE ET MATERNITÉ:
métaphores maternelles dans
Le Labyrinthe du monde
de Marguerite Yourcenar**

par Judith HOLLAND SARNECKI
(Lawrence University, Appleton)

L'autobiographie de Marguerite Yourcenar trouble les frontières entre "je" et "autrui", fiction et histoire, "moi" et parenté. La caractérisation qu'elle propose du *Labyrinthe du monde*, son ouvrage en trois volumes, marque cette transgression plus ou moins volontaire :

[...] les chroniques familiales et partiellement autobiographiques, *Souvenirs pieux*, *Archives du Nord*, et, éventuellement, *Quoi? L'Éternité*, sont destinées à prendre place dans un second volume [...] (*Œuvres romanesques*, p. ix)^[1]

Mais comment cerner une autobiographie qui n'est que *partiellement* autobiographique, qui prend comme "sujet" non pas le narrateur, mais le père du narrateur? *Le Labyrinthe du monde* est un texte qui ne remplit qu'une partie de ce que Philippe Lejeune nomme "le pacte autobiographique". Bien que nous soyons rassurés dès le début de *Souvenirs pieux* sur le fait que Yourcenar l'auteur est aussi le narrateur, en même temps nous ne comprenons pas toujours pourquoi le "je" du narrateur n'est qu'un personnage secondaire dans ce texte nettement autobiographique. C'est Michel, le père de Yourcenar, qui joue le rôle principal, ce qui mène à une confusion d'identités qui semble voulue.

Gérard Genette constate qu'il faut faire la distinction entre celui qui voit et celui qui parle, entre le mode et la voix^[2]. Cette distinction est utile quand on considère *Le Labyrinthe du monde*

[1] M. YOURCENAR, *Œuvres romanesques*, "Avant-propos de l'auteur", Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1982.

[2] Gérard GENETTE, *Figures III*, Paris, éd. du Seuil, 1972.

où la voix est celle de Yourcenar, le narrateur, mais le mode semble être celui de Michel, son père. Si c'est Yourcenar la voix, c'est Michel qui voit ; pareillement, c'est Michel qui est la source principale de l'histoire familiale. Sans Michel, pas d'histoire – c'est l'autorité du père qui permet à Yourcenar de raconter son histoire.

Un texte autobiographique où le narrateur est souvent absent en tant que "sujet" pose pourtant plusieurs problèmes intéressants en ce qui concerne l'identité et la subjectivité. D'abord, comment lire un texte où le narrateur n'est pas le personnage principal, où le "je" du narrateur glisse entre les pages et se cache dans une intrigue qui parle de mille autres personnages avant de parler de lui-même? Est-il possible, comme le veulent certaines féministes américaines telles que Celeste Schenck et Bella Brodzki, qu'une femme entreprenne le "je" différemment qu'un homme?^[3] Dans son article "Textual Feminism", Nelly Furman remarque que Virginia Woolf a déjà suggéré en 1929 dans *A Room of One's Own* que les hommes emploient le "je" avec plus de confiance et d'autorité que les femmes^[4]. Il est intéressant, donc, de comparer l'autobiographie archétype de Jean-Jacques Rousseau avec celle de Yourcenar. On ne peut que remarquer la prédominance du "je" quand on ouvre au hasard les pages des *Confessions* :

On ne put m'arracher l'aveu qu'on exigeait. Repris à plusieurs fois et mis dans l'état le plus affreux, je fus inébranlable. J'aurais souffert la mort, et j'y étais résolu. Il fallut que la force même cédât au diabolique entêtement d'un enfant, car on n'appela pas autrement *ma* constance. Enfin je sortis de cette cruelle épreuve en pièces, mais triomphant.^[5]

Comparaison intéressante quand on considère que Yourcenar ne parle directement d'elle-même en tant que "je" que cinquante pages sur mille dans *Le Labyrinthe du monde*. Son "je" diffère beaucoup du "je" universel de Rousseau.

[3] Voir *Life/Lines : Theorizing Women's Autobiography*, édité par Bella BRODZKI et Celeste SCHENCK, Ithaca et Londres, Cornell University Press, 1988.

[4] Voir *Women and Language in Literature and Society*, édité par Sally Mc CONNELL-GIENT, Ruth BARKER et Nelly FURMAN, New York, Praeger Publishers, 1980.

[5] J.-J. ROUSSEAU, *Les Confessions*, Le Livre de poche, 1972, tome I, livre premier, p. 26 ; c'est moi qui souligne.

Écriture et maternité

Un deuxième problème qui se pose au sujet du *Labyrinthe du monde* est la manière dont le “je” se compose dans ce texte “partiellement” autobiographique. Dans une collection d’essais qui théorisent comment les femmes en particulier écrivent l’autobiographie, Germaine Brée propose l’idée que l’écriture autobiographique même ouvre un espace aux femmes qui leur permet de (re)créer et “une vie” et “un moi”. Le titre de ce texte que Brée introduit, *Life / Lines*, a un triple sens en anglais et peut signifier le cordon ombilical, la main courante, et la ligne de vie – en tout cas, quelque chose de *vital*. Le texte autobiographique devient alors une matrice métaphorique dans laquelle l’écrivain aurait la possibilité de s’écrire elle-même hors des positions limitées. Il serait donc possible, à partir de l’écriture autobiographique, de négocier une identité ou des identités autres.

En lisant *Le Labyrinthe du monde*, nous arrivons à une troisième question : peut-on concevoir l’identité du “je” comme construction plutôt que comme réflexion? Certainement les théories de Lacan, spécifiquement son “stade du miroir”, nous obligent à répondre “oui”. Considérons la façon dont Yourcenar, le narrateur, parle de son propre texte. Par exemple, dans *Quoi? L’Éternité*, elle semble voir son écriture comme une sorte de réparation :

Mais les propos plus ou moins incomplets ou désultatoires de tiers, les récits faits distraitemment au cours d’une promenade [...] nous laissent toujours à court : *il faut boucher les trous de la tapisserie, ou rejointoyer les fragments de verre brisé.*^[6]

En rejointoyant les fragments de verre brisé, l’auteur semble recréer le “stade du miroir” dans son texte. Pourtant, le style plus ouvert et fragmenté du troisième volume nous laisse croire que Yourcenar *disperse* les morceaux de verre brisé au lieu d’essayer de les unir en une seule et unique identité. Le “sujet” ici ressemble plutôt au “sujet-en-progrès” de Julia Kristeva^[7]. Selon Kristeva, le “moi” n’est pas stable, et nous sommes tous toujours en train de négocier notre propre identité (ou nos identités).

[6] *Quoi? L’Éternité*, Paris, Gallimard, 1988, p. 80-1 ; c’est moi qui souligne.

[7] Je pense ici aux théories que Julia KRISTEVA propose dans *Pour une révolution du langage poétique*, Paris, éd. du Seuil, 1974.